



Le

PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.



LA VEILLÉE

HISTOIRE DE NAPOLEON

CONTÉE DANS UNE GRANGE, PAR UN VIEUX SOLDAT.

Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait *la Fortune* ; et en un clin-d'œil, à la barbe de l'Angleterre, qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée.

— Etait-ce naturel ?

Bah ! aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore ; mais lui convoque le gouvernement.

— « Qu'avez-vous fait de mes enfans les soldats, qui dit aux avocats, vous êtes un tas de galapians qui vous fichez du monde,

et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste, et je parle pour tout le monde qu'est pas content ! »

Pour lors, ils veulent babiller et le tuer ; mais, minute ! Il les enferme dans leur caserne à paroles, les fait sauter par les fenêtres, et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup, il passe Consul ; et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Être suprême, il remplit alors sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole ; lui rend ses églises, rétablit sa religion, les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde content : *primo*, les prêtres qu'il empêche d'être tracassés ; *segondo*, les bourgeois, qui font son commerce sans avoir à craindre la *rapiamus* de la loi ; *tertio*, les nobles, qu'il défend d'être fait mourir, comme on en avait injustement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle ; parce que, voyez-vous, son œil vous traversait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, il paraît en Italie comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit ; les Autrichiens sont avalés à Marengo comme des goujons par une baleine ! Haouf !... Ici, la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que le monde entier l'entende, et ça a suffi. — « Nous n'en jouons plus, » que disent les Allemands. — « Assez comme ça ! disent les autres. » Total : l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale où les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est là que l'Empereur a inventé la Légion-d'Honneur, une bi en belle chose, allez !

— « En France, qu'il a dit à Boulogne devant l'armée entière, tout le monde a du courage ! Donc le Civil qui fera des actions d'éclat dans sa partie, sera sœur du soldat, et le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'Honneur. »

Nous autres qui étions là-bas, nous revenons d'Égypte. Tout était changé ! nous l'avions laissé général ; en un rien de temps, nous le retrouvons Empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui, comme une belle fille à un lancier. Or, quand ça fut fait, à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie, comme il ne s'en était jamais vu sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux, dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple, qui battent des mains. L'y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En

Egypte, dans le désert, près de la Syrie, l'*homme rouge* lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire : — Ça va bien. Puis, à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant lui sur ses pieds, l'*homme rouge*, qui lui dit : — « Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras Empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne, du Portugal, Provinces Illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier Aigle de la Légion-d'Honneur, et tout. » Cet *homme rouge*, voyez-vous, c'était son destin ; son idée à lui ; une manière de piéton qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru cela ; mais l'*homme rouge* est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même, et a dit qu'il lui venait dans les momens durs à passer, et restait au palais des Tuileries, dans les combles. Donc au couronnement, Napoléon l'a vu le soir pour la troisième fois, et ils convinrent de bien des choses.

Puis l'Empereur va à Milan se faire couronner roi d'Italie. Là, commence véritablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait lire passe officier. Puis, voilà les pensions, des dotations de duchés qui pleuvent, des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France ; enfin la Légion-d'Honneur fournie de rentes pour les simples soldats, sur lesquelles je touche encore ma pension. Enfin voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'Empereur, qui savait qu'il devait être l'empereur de tout le monde, pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leurs idées, des monumens de fée, là où il n'y avait pas plus que sur ma main. Une supposition, vous reveniez d'Espagne pour passer à Berlin ; hé bien, vous retrouviez des arches de triomphe avec des simples soldats mis en belle sculpture, ni plus, ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savans, des fêtes, des lois, des vaisseaux, des ports, et dépense des millions de milliasses ; et tant et tant, qu'on m'a dit qu'il en aurait pu payer la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire quelque chose ; comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation à l'ordre du jour :

— « Mes enfans, est-il juste que les parens de votre Empereur tendent la main ? Non. Je veux qu'ils soient flambans tout comme moi ! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout, que les soldats de la Garde fassent trembler le monde, et que la France couche où elle veut, et qu'on lui dise, comme *monnaie : Dieu vous protège !...* »

« Convenu ! répond l'armée. On t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette. » Ha ! c'est qu'il n'y a pas à reculer, voyez-vous ? Et s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs et grimper ; heureusement, il n'en a pas eu la volonté. Les rois qu'étaient habitués aux douceurs de leurs trônes se font naturellement tirer l'oreille ; et alors en avant, nous autres. Nous marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user, dans ce temps-là, des hommes et des souliers ! Alors on se battait à coups de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe, et, un peu plus tôt, un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourrions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'Empereur faire ça sur les géographies...

Là, le fantassin décrivit lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grille.

Et il disait : — « Ça ce sera un royaume ! » Et c'était un vrai royaume. Quel bon temps ! Les colonels passaient généraux, les généraux maréchaux, les maréchaux rois. Et il y en a encore un qui est debout pour le dire à l'Europe ; enfin, ceux qui savaient lire étaient princes tout de même. Moi qui vous parle, j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon comme les rayons du soleil ! Vous entendez bien que chaque soldat, ayant la chance de chausser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite, un caporal de la Garde était comme une curiosité ; on l'admirait passer, parce que chacun avait son contingent dans la victoire parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il de ces batailles ! Austerlitz, où l'armée a manœuvré comme à la parade ; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac comme si Napoléon avait soufflé dessus ; Wagram, où l'on s'est battu trois jours sans broncher ; enfin il y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable

épée de Dieu. Alors le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches; quoiqu'il tint sa majesté, puisque c'était son métier à lui de régner. Mais c'est égal! un sergent et même un soldat pouvait lui dire: « Mon empereur! » comme vous me dites, à moi, quelquefois « mon bon ami. » Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres; enfin il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous êtes là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire; alors, nous restions là tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait; mais quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac; et, pour lui montrer qu'on était ses enfans, incapables de bouder, on allait au pas ordinaire devant des polissons de canons qui gueulaient et vomissaient des régimens de boulets. Enfin les mourans avaient la chose de se relever pour le saluer et lui crier: — « Vive l'Empereur!... »

— Etait-ce naturel? auriez-vous fait cela pour un simple homme?

Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice Joséphine, qu'était une bonne femme tout de même, ayant la chose tournée à ne pas lui faire d'enfans, il fut obligé de la quitter, quoiqu'il l'aimât considérablement; mais il lui fallait des petits, rapport au gouvernement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains de l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a épousé, qu'on nous a dit, une Autrichienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien, dont on parle partout, et qu'a été à Rome le Napoléon d'autrefois, d'où s'est autorisé l'Empereur d'en prendre l'héritage pour son fils. Donc, après son mariage, qui a été une fête pour le monde entier, et où il a fait grâce au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a payés tout de même, parce qu'on n'en a pas tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était roi de Rome, une chose qui ne s'était pas encore vue sur terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant!... Ce jour-là, un ballon est parti de Paris pour le dire à Rome, et ce ballon a fait le chemin en un jour.

Ha ça, y a-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui me soutiendra que tout ça était naturel? Non, c'était écrit là-haut!

Mais voilà l'empereur de Russie, qu'était son ami, qui se fâche

de ce qu'il n'a pas épousé une Russe; et qui soutient les Anglais, nos ennemis, auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là. Napoléon se fâche et nous dit :

— « Soldats ! vous avez été maîtres dans toutes les capitales de l'Europe ; il reste Moscou, qui s'est allié à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou. »

Pour lors, assemble la plus grande des armées qui jamais ait traîné ses guêtres sur le globe, et si curieusement bien alignée, qu'en un jour il a passé en revue un million d'hommes... — Hourra ! disent les Russes. Et voilà la Russie tout entière, des animaux de cosaques qui s'envolent. C'était pays contre pays, un boulevard général, dont il fallait se garer. Et comme avait dit l'*homme rouge* à Napoléon : C'est l'Asie contre l'Europe ! — « Suffit, qu'il dit, je vais me précautionner. » Et voilà fectivement tous les rois qui viennent lécher la main de Napoléon ! L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne, l'Italie, tout est avec nous, nous flatte, et c'était beau ! Les aigles n'ont jamais autant roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. La Pologne ne se tenait pas de joie, parce que l'Empereur avait idée de la relever ; de là que les Polonais et les Français ont toujours été frères. Enfin — « A nous la Russie ! » crie l'armée. Nous entrons bien fournis ; nous marchons, marchons : point de Russes. Enfin nous trouvons mes matins campés à la Moscowa. C'est là que j'ai eu la croix, et j'ai congé de dire que ce fut une sacrée bataille ! L'Empereur était inquiet, il avait vu l'*homme rouge*, qui lui dit : — Mon enfant, tu vas plus vite que le pas, les hommes te manqueront, les amis te trahiront. Pour lors, il proposa la paix ; mais avant de la signer : — « Frottons les Russes ! » qui nous dit. — « Tope ! » s'écria l'armée. — « En avant ! » disent les sergens. Mes souliers étaient usés, mes habits décousus, à force d'avoir trimé dans ces chemins-là qui ne sont pas commodes du tout ! Mais c'est égal ! — « Puisque c'est la fin du tremblement, que je me dis, je veux m'en donner tout mon saoul ! » Nous étions devant le grand ravin : c'étaient les premières places !

Le signal se donne : sept cents pièces d'artillerie commencent une conversation à vous faire sortir le sang par les oreilles. Là, faut rendre justice à ses ennemis : les Russes se faisaient tuer comme des Français, sans reculer ; et nous n'avancions pas. — « En avant !



nous dit-on, voilà l'Empereur ! » C'était vrai. Il passe au galop en nous faisant signe qu'il s'importait beaucoup de prendre la redoute. Il nous anime, nous courons, j'arrive le premier au ravin ! Ah ! mon Dieu ! les lieutenans tombaient, les colonels, les soldats ! c'est égal ! Ça faisait des souliers à ceux qui n'en avaient pas et des épaulettes pour les intrigans qui savaient lire. — Victoire ! c'est le cri de toute la ligne. Par exemple, ce qui ne s'était jamais vu, il y avait vingt-cinq mille Français par terre. Excusez du peu ! C'était un vrai champ de blé coupé ; au lieu d'épis, mettez des hommes. Nous étions dégrisés, nous autres. L'homme arrive, on fait le cercle devant lui. Pour lors il nous câline, car il était aimable quand il le voulait, à nous faire contenter de vache enragée par une faim de loup ! Alors mon câlin distribue soi-même les croix, salue les morts, puis nous dit : — A Moscou ! — Va pour Moscou !... dit l'armée. Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes brûlent leur ville ! Ça a été un feu de paille de deux lieues, qui flambe pendant deux jours. Les édifices tombaient comme des ardoises ; il y avait des pluies de fer et de plomb fondu qui étaient naturellement horribles ; et l'on peut vous le dire, à vous, ce fut l'éclair de nos malheurs. L'Empereur dit : — « Assez comme ça ! tous mes soldats y resteraient ! » Nous nous amusons à nous rafraîchir un petit moment, et à se refaire le cadavre, parce qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emportons une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat avait une petite fortune. Mais, en revenant, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savans, qui sont des bêtes, n'ont pas expliquée suffisamment, et le froid nous pince. Plus d'armée, entendez-vous ? plus de généraux, plus de sergens même. Pour lors ce fut le règne de la misère et de la faim, règne où nous étions réellement tous égaux. On ne pensait qu'à revoir la France ; l'on ne se baissait pas pour ramasser son fusil ni son argent ; chacun allait devant lui, arme à volonté, sans se soucier de gloire. Enfin le temps était si mauvais que l'Empereur ne voyait plus son étoile : il y avait quelque chose entre le ciel et lui. Pauvre homme, il était malade de voir ses aigles à contre-fil de la victoire. Et ça lui en a donné une sévère, allez ! Arrive la Bérézina. Ici, mes amis, l'on peut vous affirmer, par ce qu'il y a de plus sacré sur l'honneur, que, depuis qu'il y a des hommes, jamais au grand jamais, ne s'était vu pareille fricassée d'armée, de voitures, d'artillerie, dans de pareille neige, sous un ciel pareillement ingrat. Le canon des fusils vous brûlait la main, si vous y touchiez, tant

il était froid. C'est là que l'armée a été sauvée par les pontonniers qui se sont trouvés solides au poste, et où s'est parfaitement comporté Gondrin, le seul vivant des gens assez entêtés pour se mettre à l'eau afin de bâtir les ponts sur lesquels l'armée a passé.

— Et, dit-il en montrant Gondrin qui le regardait avec l'attention particulière aux sourds, c'est un troupier fini, un troupier d'honneur même, qui mérite vos plus grands éloges.

— J'ai vu, reprit-il, l'Empereur debout auprès du pont, immobile, n'ayant point froid.

— Était-ce encore naturel ?

Il regardait la perte de ses trésors, de ses amis, de ses vieux Égyptiens, Bah ! tout y passait, les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout était consommé, mangé, ruiné. Les plus courageux gardaient les aigles, parce que les aigles, voyez-vous, c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'honneur du civil et du militaire qui devait rester pur, et ne pas baisser la tête à cause du froid ; on ne se réchauffait guère que près de l'Empereur, puisque, quand il était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne nous arrêtions pas pour tendre la main à des amis. On dit aussi qu'il pleurait la nuit sur sa pauvre famille de soldats. Il n'y avait que lui et des Français pour se tirer de là, et l'on s'en est tiré, mais avec des pertes, de grandes pertes, que je dis ! Les alliés avaient mangés nos vivres ; tout commençait à le trahir, comme lui avait dit l'*homme rouge*. Les bavards de Paris, qui se taisaient depuis l'établissement de la Garde Impériale, le croyant mort, tramant une conspiration, où on met dedans le préfet de police pour renverser l'Empereur. Il apprend ces choses-là ; ça vous le taquine, et il nous dit, quand il est parti :

— « Adieu, mes enfans ; gardez les postes, je vais revenir. »

— Bah ! ses généraux battent la breloque, car, sans lui, ce n'était plus ça. Les maréchaux se disent des sottises, font des bêtises, et c'était naturel. Napoléon, qui était un bon homme, les avaient pourris d'or ; ils devenaient gras à lard qu'ils ne pouvaient plus marcher. De là sont venus les malheurs, parce qu'il y en a qui sont restés en garnison sans frotter le dos des ennemis derrière lesquels ils étaient, tandis qu'on nous poussait vers la France ; mais l'Empereur nous revient avec des conscrits, et de fameux conscrits, dont il changea le moral parfaitement et en fit des chiens finis, à mordre quiconque. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout est contre nous, mais l'armée fit encore des prodiges de

valeur. Pour lors se donnent des batailles de montagnes, peuples contre peuples, à Dresde, Lutzen, Bautzen !

— Souvenez-vous de ça, vous autres, parce que c'est-là que le Français a été le plus particulièrement héroïque.

Nous triomphons toujours ; mais, sur les derrières, ne voit-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises. Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'Empereur paraît nous débouchons, parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait : « Je veux passer ! » nous passions. Fin finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du temps, l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi je puis dire, en mon particulier, que ça rafraîchit la vie. Mais à cette heure il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France, enfin ! contre toute l'Europe, qui nous en voulait d'avoir tenté de faire la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites pour qu'ils ne nous man-geassent pas, comme c'est l'habitude du Nord qui est friand du Midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors l'Empereur voit son beau-père, ses amis qu'il avait assis rois, et ceux auxquels il avait rendu leurs trônes, tous contre lui. Enfin, même des Français et des alliés, qui se tournaient, par ordre supérieur, contre nous dans nos rangs, comme à la bataille de Leipsick. N'est-ce pas des horreurs dont de simples soldats seraient peu capables ! Ça manquait à sa parole trois fois par jour, et ça se disait des princes ! Alors l'invasion se fait. Partout où notre Empereur montre sa face de lion, l'ennemi recule ; et il a fait dans ce temps-là plus de prodiges en défendant la France, qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors il veut enterrer tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France, et les laisse venir sous Paris, pour les avaler d'un coup, et s'élever au dernier degré du génie par une bataille plus grande que toutes les autres, une mère bataille, enfin ! mais les Parisiens ont peur pour leur peau et pour leurs boutiques de deux sous ; ils ouvrent leurs portes. Voila les Ragusades qui commencent, l'impératrice qu'on embête, et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin ses généraux, qu'il avait fait ses meilleurs amis, l'abandonnent pour les Bourbons, dont jamais ils n'avaient entendu parler. Alors il nous dit adieu à Fontainebleau.

— « Soldats !....

Je l'entends encore ; nous pleurions tous comme des enfans. Les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car, on peut vous le dire, c'étaient les funérailles de l'empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes de soldats. Donc, il nous dit au perron de son château :

— « Soldats ! nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défendez mon enfant que je vous confie. Vive Napoléon II ! »

Il avait idée de mourir ; et pour ne pas laisser voir Napoléon vaincu, prend du poison de quoi tuer un régiment, parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman ; mais le poison ne lui fait rien du tout. Autre chose ! il se reconnaît immortel. Sûr de son affaire, et d'être toujours empereur, il va dans une île pendant quelque temps étudier le tempérament de ceux-ci, qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Alors il s'embarque sur la même coquille de noix d'Égypte, passe à la barbe des vaisseaux anglais, met le pied sur la France, la France le reconnaît, le coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie : Vive l'Empereur ! Et par ici l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide. Le Dauphiné s'est très-bien conduit. Et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise. Le 1^{er} mars, Napoléon débarque avec deux cents hommes pour reconquérir le royaume de France et de Navarre ; et il était le 20 mars à Paris, redevenu l'empire français, ayant tout balayé, repris sa chère France, et ramassé ses troupiers en leur disant deux mots :

— « Me voilà ! »

C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu ! Avant lui, jamais un homme avait-il pris d'empire rien qu'en montrant son chapeau ? L'on croyait la France abattue ? pas du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors la Garde meurt d'un seul coup ; et Napoléon, au désespoir, se jette trois fois au-devant des canons ennemis à la tête du reste, sans trouver la mort ! Nous avons vu ça, nous autres. Voilà la bataille perdue. Le soir, l'Empereur appelle ses vieux soldats, brûle, dans un champ plein de notre sang, ses drapeaux et ses aigles ; ces pauvres aigles, toujours victorieuses, qui criaient dans les batailles : En avant ! et qui avaient volé sur toute l'Europe, elles furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'An-

gleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'une aigle. Plus d'aigles. Le reste est connu. *L'homme rouge* passe aux Bourbons, la France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on le renvoie chez lui pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. L'on s'empare de Napoléon par trahison ; les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde.

Fin finale, il est obligé de rester là, jusqu'à ce que *l'homme rouge* lui rende son pouvoir, pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort ! ah bien ! oui, mort ; on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Écoutez ! La vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans ce désert pour satisfaire une prophétie faite sur lui ; car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire le *lion du désert*.

Et voilà ce qui est vrai comme l'Évangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'Empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il l'a écrit sur la terre, qui s'en souviendra toujours. Vive Napoléon, père du peuple et des soldats !

— Vive le général Éblé ! cria le pontonnier.

— Comment avez-vous fait pour ne pas mourir dans le ravin de la Moscowa ? dit une paysaune.

— Est-ce que je sais... Nous y sommes entrés un régiment, nous n'y étions debout que cent grenadiers, parce qu'il n'y avait que des fantassins capables de le prendre. L'infanterie, voyez-vous, c'est tout à l'armée !...

— Fischtre ! et la cavalerie, donc ! s'écria Genestas en se laissant couler du haut du foin et apparaissant avec une rapidité qui fit jeter un cri d'effroi aux plus courageux. Hé ! mon ancien, tu oublies les lanciers rouges de Poniatowski, les cuirassiers, les dragons, tout le tremblement ! Quand Napoléon, impatient de ne pas voir avancer sa bataille vers la conclusion de la victoire, disait à Murat : « Sire, coupez-moi ça en deux !... » Alors là-dessus nous partions d'abord au trot, puis au galot. *Une, deux !* l'armée ennemie était fendue en deux comme une pomme avec un couteau. Une charge

de cavalerie, mon vieux, mais c'est une colonne de boulets de canon?...

— Et les pontonniers? cria le sourd.

— Ah, ça, mes enfans, reprit Genestas, tout honteux de sa sortie, en se voyant au milieu d'un cercle silencieux et stupéfait, il n'y pas ici d'agens provocateurs ici! Meney, voilà pour boire à l'honneur de la France et de *lui*...

— Vive l'Empereur! crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

— Chut! enfans! dit l'officier en s'efforçant de cacher sa profonde douleur. Chut, *il est mort*, en disant: — « Gloire, France, bataille! » Mes enfans, il a dû mourir lui, mais sa mémoire!... jamais.

Goguelat fit un signe d'incrédulité; puis il dit tout bas à ses voisins :

— L'officier est encore au service, et c'est leur consigne de dire au peuple que l'Empereur est mort. Faut pas lui en vouloir, parce que, voyez-vous, un soldat ne connaît que sa consigne!

En sortant de la grange, Genestas entendit la Fosseuse qui disait :

— Cet officier-là, voyez-vous, est un ami de l'Empereur et de M. Benassis.

Alors tous les gens de la veillée se précipitèrent à la porte, pour le voir encore à la lueur de la lune; et ils l'aperçurent prenant le bras du médecin.

— J'ai fait des bêtises, dit Genestas. Rentrons vite! Ces aigles, ces canons, ces campagnes, je ne savais plus où j'étais.

— Hé bien, que dites-vous de mon Goguelat, lui demanda Benassis.

— Monsieur, avec des récits comme celui-là, la France aura toujours dans le ventre les quatorze armées de la république, et pourra parfaitement soutenir une petite conversation à coups de canon avec l'Europe!...

En peu de temps, ils atteignirent le logis de M. Benassis, et se trouvèrent bientôt tous deux, seuls, pensifs, de chaque côté de la chenténée du salon où le foyer mourant jetait encore quelques étincelles.

DE BALZAC.



LA GRAND'MÈRE.

Enfant, joignez vos mains, vos mains vierges encore,
Et priez avec moi, priez dans ce saint lieu.
Et d'abord, priez bien pour tout ce que j'adore,
Priez, votre voix plaît à Dieu !

Tout en vous est suave et touchante harmonie,
Jusqu'à vos pleurs naîfs, tout est pur, tout est beau,
Car vous venez du Ciel, du ciel votre patrie,
Et sur vos yeux est un bandeau.

Ne le déchirez pas ce bandeau d'innocence,
Car la réalité viendrait vous éclairer :
Alors tout est malheur pour la joyeuse enfance
Qui ne sait qu'aimer et pleurer.

Restez, enfant, restez sous l'aile maternelle,
Là vous pourrez grandir sans craindre les méchants,
Le souffle impur du monde et sa face cruelle
Ne viendront pas toucher à vos premiers printemps.

Il sera toujours temps de chercher la tempête
Quand l'éclair brillera, fuyez sous un beau ciel :
L'orage de la vie assez sur votre tête,
Grondera, jeune enfant, sans un jour de soleil.

Et l'enfant à genoux l'œil tourné vers la terre,
Avec son jeune front sur ses mains appuyé,
Soupira bien long-temps une sainte prière,
Et son souffle innocent bien bas disait pitié !

Pitié ! mon Dieu, pitié ! pour ma mère, elle est morte
Quand elle déroba ma jeune ame des cieux :
Pitié pour elle et puis pour mon père qui porte
La mort de par le roi dans les combats de preux.

Aussi pitié pour moi, pour ma bonne grand'mère
Qui prit soin de mes jours quand j'étais au berceau,
Qui tant de fois chanta pour clôturer ma paupière,
Et qui m'aime encor plus que son petit oiseau.

C'est elle qui l'a dit, et bien souvent encore
En m'appelant son ange, en me baisant les yeux,
En aspirant mon souffle ! — Et moi, moi je l'adore,
Car près d'elle je suis heureux !

FLORVIL.

MON CAFÉ.

Dans ce vase alongé qu'entourent mes tisons
 L'onde s'élève à gros bouillons.
 Moka, d'une goutte étrangère
 Que la fraîcheur soudain apaise ta colère.
 Dans la coupe altérée épanche ton trésor ;
 Sur ses flancs arrondis ruisselle en filets d'or ;
 Consume en pétillant la solide ambroisie,
 Cette sève en cristaux durcie.
 Aux champs américains vous naquîtes tous deux :
 Confonds avec son miel tes parfums et tes feux.

Doux nectar, quelle est ta puissance !
 L'illusion et l'espérance
 Pénètrent avec toi dans mon cœur ranimé.
 O couple aux yeux d'azur, au souris embaumé,
 Fixe ta rapide inconstance !
 Habite mon foyer charmé,
 Et de rêves flatteurs berce mon indigence !

Des amours, des ris et des jeux
 L'essaim gracieux et folâtre,
 Des bords de ma coupe d'albâtre
 A passé dans mon sein joyeux.
 Mon front s'épanouit, mon regard étincelle,
 Et tel qu'on peint les dieux, dans la coupe éternelle
 S'abreuvant d'immortalité,
 Je m'abreuve de poésie,
 D'amour, de gloire et d'harmonie,
 De bonheur et de volupté.
 Déjà ma lyre frémissante
 S'anime et parle sous mes doigts,
 Et sur ma bouche haletante
 L'enthousiasme saint précipite ma voix.
 Le rythme cadencé, le nombre, la mesure,
 Du coloris brillant la magique imposture,
 Sans le tardif secours du travail studieux,
 Revêtent mes penses de leur pompe étrangère,
 Et ma plume aussitôt sur la feuille légère
 Dépose dans sa course un chant harmonieux.
 Tel l'Etna, fougueux et rapide,
 Loin du gouffre brûlant qui le tient enfermé,
 Rejette en bouillonnant son aliment liquide,
 En pierre soudain transformé.

Souvent, à ce foyer tranquille
 Où tu vois s'écouler mes jours
 Entre le dieu des vers et celui des amours,
 Comme Ducis, comme Delille,

Je te chante, ô Moka, sur ma lyre facile :
Comme eux inspire-moi toujours.
Lorsque ton onde fortunée
Fume en paix sur ma cheminée,

Des nuages d'azur exhalés de ton sein
Que l'haleine humide et légère,
De mon Rousseau, de mon Voltaire
Parfume les bustes d'airain.

Le soir, lorsque ma jeune amante
M'apporte le plaisir et se rend à mes vœux,
Que sur ma bouche caressante

Elle retrouve encor ta saveur et tes feux,
Et respire un moment ta vapeur odorante
Dans les boucles de mes cheveux,

Que la nuit sombre alors nous couvre de mystère,
Qu'alors Morphée en vain touche notre paupière,
Et jusqu'au retour du soleil
Soit sans pavots et sans sommeil.

Content de mes destins, heureux de mon délire,
Sur un mode touchant quelquefois je soupire
Ou la tendre romance ou l'élégie en pleurs ;
Quelquefois égarant mon vol et mon audace,

Dans tous les sentiers du Parnasse,
Abeille téméraire, abordant les neuf Sœurs,
Je tente le nectar de leurs plus belles fleurs....

Mais dans ma veine languissante,
Porte, porte, ô Moka, ta flamme pénétrante,
Et verse la fécondité;

Et si le ciel accorde à ma voix importune
Le repos et la liberté,

Console ainsi toujours de son obscurité,
Et des dédains de la fortune,
Cette lyre qui t'a chanté.

Auguste DESPORTES.

NOUVELLES DE LYON.

M. Singier n'a pu être sourd à l'appel que lui faisaient du fond du cœur les artistes de nos théâtres, M. Singier est dans notre ville. Il a déjà eu plusieurs entrevues avec le Conseil Municipal. Nous aimons à croire que dans la triste conjoncture où se trouvent beaucoup de familles, nos municipaux comprendront de quelle importance est la prompte nomination d'un Directeur qui, comme M. Singier, réunit les garanties morales aux garanties matérielles.

Que de sécurité et d'avenir pour une foule de gens qui vivent du théâtre et par le théâtre... C'est un vœu général dans le public que celui de revoir à la tête de nos théâtres un homme aussi estimé et honoré que M. Singier. Au Conseil Municipal de résoudre bien vite cette question! Il y a tant de malheureux qui attendent.

— M. Lecomte, doit, dit-on, revenir pour vérifier les créances présentées à sa faillite. Nous le voudrions dans l'intérêt de M. Lecomte.

— Philippe en repassant à travers notre cité, a donné quatre représentations toutes plus fructueuses les unes que les autres. Il a su, par le comique de sa volubilité de paroles, de sa grosse rondeur et de sa large et joviale physionomie, attirer à lui un public qui était resté sourd à l'appel de Lepeintre et de Vernet, Vernet, le premier comédien de Paris. Cela fait-il l'éloge de Philippe ou l'éloge du public?

Pour parachever son triomphe, Philippe, à sa dernière représentation, n'a-t-il pas reçu une couronne dans la *Cheminée*?

— A vendredi soir le concert de MM. Artôt et Lhuillier. C'est du plaisir pour tous ceux qui s'y rendront. Les dilettantis ne laisseront pas échapper cette occasion de rendre justice à un aussi beau talent que celui de M. Artôt, et les gens du monde iront rire aux chansons, si bien composées et si bien rendues par M. Lhuillier.



UTILE ET AGRÉABLE.

N° 1379) LE CAFÉ DE SANTÉ ET LE CAFÉ-CHOCOLAT RAFRAÎCHISSANT BREVETÉ, DIT DE LA TRINITÉ, est reconnu être aliment et remède par des Docteurs de la *France* et de l'*étranger*, ainsi que par ses consommateurs, d'être utile en santé comme dans les convalescences, ainsi que régime précieux dans les maladies de langueur, plus difficiles à supporter que la douleur même. Ce Café de santé (sans café.) possède tous les avantages du Café des Iles sans en avoir les inconvénients : au lieu d'agacer les nerfs, il les calme, et loin d'éloigner le sommeil, il le provoque. *Voir*, pour plus de détails, le régime des *Valétudinaires*, prix, 25 centimes. L'avis sanitaire de 1834 gratis à la maison générale, rue Beauregard, n° 6, à Paris; et à Lyon, chez MM. Paillasson frères, rue Lanterne, n° 1.